REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

20e ANNÉE. N° 2. FÉVRIER 1877.

L'unité (*communication*).

—

S'il est une doctrine qui doive se proposer pour but essentiel de ses efforts l'unité, l'union de tous ses adeptes dans une pensée commune, c'est nécessairement et avant toute autre celle qui, dans un temps donné, a pour mission d'accomplir l'unité universelle. Comment les travaux des Spirites, pour atteindre ce dernier résultat, seraient-ils couronnés de succès si l'unité de pensée ne les rapprochait pas? Il ne faut pas qu'on se méprenne sur ce mot unité, et qu'on voie là, ce qu'on rencontre ailleurs, une tendance à la domination, une intention préméditée d'imposer telle ou telle idée, de faire prévaloir coercitivement, même à un point de vue purement moral, telle ou telle opinion.

Il s'agit de l'union de tous pour le bien pris dans son acception la plus large. Il n'y a pas deux manières de comprendre le bien, mais il en est mille de le faire ou d'y coopérer. Toutes les fois que des efforts ont été tentés pour en généraliser l'exercice sur la terre, des résistances coalisées se sont produites; et cependant tous les hommes veulent passer pour des gens de bien. Il n'est pas d'homme infaillible sur la terre; il n'est point d'Esprit infaillible dans l'atmosphère terrestre. Le Spiritisme, émané des Esprits éclairés de l'erraticité, ne se donne donc pas pour un principe immuable, bien au contraire, et notre vénéré Maître, Allan Kardec, a proclamé la doctrine dont la Providence l'a fait l'initiateur une doctrine progressive, prête à s'assimiler toutes les vérités qui se feront jour, à répudier tout ce qui rationnellement sera connu pour erroné dans l'avenir. A ces conditions, il ne peut y avoir que les amis de l'erreur qui s'élèvent contre lui, et il est inutile, quant à présent, d'insister sur cette pensée à laquelle les temps futurs donneront sa vraie place.

Quand nous disons que nul n'est infaillible sur la terre ni dans l'erraticité terrestre, nous n'entendons aucunement attaquer les croyances contraires. Nous émettons une idée que partagent un grand nombre d'hommes, parmi ceux qui pensent ou ne se voilent pas volontairement les yeux pour ne point voir. Nous disons notre opinion comme d'autres disent la leur, ce qui ne nous empêchera pas au jour venu de leur donner la main sur le terrain de la fraternité universelle. La diversité dans la forme ne peut jamais nuire à l'unité dans le fond. Le spiritisme est liberté, il est l'opposé des doctrines oppressives qui se sont jusqu'à ce jour disputé le monde.

En parlant de doctrines oppressives, nous ne faisons pas abstraction de la pseudo-libre pensée qui ne reconnaît d'autre liberté que celle de l'incrédulité, traitant de superstitions grossières tout ce qui a pour objet le culte de la Divinité et la connaissance de l'âme. La vraie libre pensée c'est le Spiritisme. Il ne condamne aucune doctrine puisqu'il prend à chacune d'elles ce qu'il croit bon et de nature à faire avancer l'humanité. En montrant les dangers qui peuvent être suscités par telle croyance, par telle négation, il use d'un droit qui lui appartient aussi.

Lorsque le concert de calomnies qui bourdonnent autour de lui aura cessé; lorsque les railleurs et les jeteurs d'anathèmes se seront quelque peu lassés, ce qui ne saurait tarder maintenant, les choses changeront de face. Quand les frères ennemis, les *irréconciliables*, qui se sont rencontrés dans un si touchant accord pour jeter la pierre au Spiritisme, auront recouvré un peu de ce calme normal sans lequel on ne peut raisonner logiquement, ils sentiront peut-être le besoin de se haïr un peu moins. Est-ce se haïr qu'il faut dire? Non certes, car, grâce au ciel qui nous envoie le progrès goutte à goutte la haine se déracine par degrés du cœur des hommes. Autrefois nous aurions été brûlés, aujourd'hui nous sommes simplement honnis et vilipendés, jusqu'au moment fatal, heureusement fatal et prochain, où nous pourrons accomplir notre mission pacifique, où chaque Spirite jouira de l'influence que Dieu lui garde sur son entourage.

Il est des Esprits ennemis de l'œuvre; qui ne le sait? qu'on les aime, c'est un devoir; qu'on leur pardonne les agios ténébreuses qu'ils cherchent à exercer sur des Spirites sérieux un peu trop maniables, c'est un plaisir. Mais qu'on soit prudent. Tout ce qui nous unit dans le bien est bon; tout ce qui tend à nous désunir, même en vue d'un bien apparent, n'est déjà plus dans le bien. C'est le poison qui se glisse subtilement dans les veines périspritales de l'être pensant. Que nos idées, tout en se développant dans tous les

sens et s'étendant sur toutes les échelles au gré de chacun de nos penseurs, se renferment quant à celle qui essentiellement doit être commune à tous dans le simple et grand précepte évangélique.

Quiconque en admet toute la profondeur est nôtre, quel que soit son culte, quelle que soit sa philosophie. La raison, au lieu de nous être hostile, est notre plus puissant auxiliaire auprès de ceux qui ne la rendent pas esclave de leurs passions. Ouvrons donc nos rangs pour faire place à ceux qui vont venir.

Puisse l'année qui commence nous amener de bonnes recrues !

MARC-BAPTISTE.

A propos de la Réincarnation.

RÉPONSE A EOS.

(Voir la Revue de novembre page 338)

—

Je vous dois un mot de réponse, mon aimable contradicteur, et j'avoue que je suis embarrassé. Serait-ce donc que de votre petite arme, ainsi que, coquettement, vous nommez votre plume, vous auriez haché si menu ma pauvre prose que le cœur me manquerait pour m'exposer de nouveau à pareille déconfiture? peut-être.... Toutefois, avant ce motif, il en est d'autres. Ce pseudonyme sous lequel vous vous dissimulez, bien que renouvelé des Grecs, ce pseudonyme m'intrigue. Passe encore si, à défaut d'un nom, il représentait au moins un prénom, mais à peine est-ce un adjectif et des plus vagues (*Eos*, son, mon, ton). Et, vous savez, quand on reçoit un cartel, on aime assez à savoir avec qui on aura à croiser le fer et si l'on devra prendre une colichemarde ou une aiguille à tricoter. Il y a des règles, Brid'oison dirait des formes, à observer selon le sexe et la tournure des adversaires qui vous jettent le gant. Galamment, on ne saurait relever une mitaine de soie rose ainsi qu'on ferait du premier gantelet venu. Qu'on ait à ferrailler avec un Agramant, un Rodomont ou un Chevillard, ou tel autre fier à bras de cette trempe, il est convenu qu'on a le droit d'y aller de bon jeu, sans épargner les estocades. Mais pour peu que l'on soupçonne quelque blonde Clorinde de s'être travestie en Tancrède pour courir l'aventure d'une passe d'armes, il faut d'autres façons.

Or, Eos, à la pétulance même de votre attaque, à certaine légèreté de main, à la vivacité avec laquelle vos coups se succèdent — une abeille ne jouerait pas mieux de l'aiguillon — je vous soup-

çonne une foule de qualités assez difficiles à bien définir, mais qui définissent très-bien le sexe dont elles sont le non moins gracieux qu'imprescriptible apanage (voir le *Mérite des femmes* par *Legouvé*). Eos, aimable Eos, un homme aurait la main plus lourde et l'étourdissante dextérité avec laquelle vous faites voltiger *votre petite arme* décèle des doigts effilés et des ongles roses. Gageons que sous votre attirail de combat vous portez une garniture de point d'Angleterre. C'est justement ce point qui me trouble.

Non pas que j'aie oublié le conseil de Diderot pour telle circonstance : Avez-vous, dit-il (ou à peu près), à répondre à une femme? il n'y a pas deux manières : taillez une plume de colibri, trempez-la dans l'arc-en-ciel, puis laissez-la courir et séchez votre papier avec la poussière de l'aile d'un papillon ou... tenez-vous coi. Malheureusement les colibris sont rares dans mon désert, l'arc-en-ciel n'est guère à ma portée et les beaux jours sont passés où je pouvais espérer mettre la main sur un papillon.

N'était que cela! mais un autre embarras s'ajoute au premier, qui achève de me déconcerter. En relisant votre article, il m'est impossible de n'y pas démêler un léger goût de terroir qui trahit sa provenance britannique. Ainsi, de votre côté, une femme, miss, mistress ou milady; du mien, une foule de piqûres reçues, une justification à fournir et à mettre d'accord avec le code de la galanterie française et de l'hospitalité nationale, je vous en fais juge, milady, la situation est délicate pour un pauvre ermite peu accoutumé à de semblables rencontres.

Tenez m'en compte, je vous prie,

> Si j'ose vous « répondre avec la liberté » (1)
> D'un reclus « qui sait mal farder la vérité ».
> Votre attaque est fort vive et vous devez comprendre
> Qu'à tout risque, il me faut, milady, me défendre.

Et je me défends : votre petite arme n'est pas hors de l'étui que, sans me donner le temps de me reconnaître et sous prétexte de « charité bien ordonnée », vous me poussez trois ou quatre coups de pointe droit aux yeux : « Si, dites-vous, dans l'ardeur de son zèle pour la défense de ses belles doctrines, Tonoeph n'a pas su distinguer entre amis et ennemis, c'est que, dominé par la frayeur, il n'a pas pris le temps d'essuyer ou d'ajuster ses propres lunettes. »

Mes propres lunettes! Etes-vous bien sûre et avez-vous pris soin de vérifier l'état des vôtres, avant de me pourfendre? Je me permets d'en douter; autrement ne vous fussiez-vous pas aperçue que ce

(1) Que Racine me pardonne ce plagiat.

fait d'un homme tout à la fois emporté par l'ardeur de son zèle et dominé par la frayeur, au point d'en avoir la vue troublée, offre un contraste passablement bizarre et fort peu connu avant que vous le missiez au jour? N'auriez-vous pas pris pour de la frayeur un étonnement bien justifié? Je conviens sans peine que M. de Holmfeld, le petit baron, comme vous l'appelez, espadonnant contre le spiritisme du haut de son *dada* antiréincarniste, m'a paru étonnant, presque aussi étonnant que l'incomparable Chevillard armé de sa *Solution définitive* et pourchassant à outrance les spirites qu'il a juré de purger de leurs humeurs peccantes. En vérité, oui, étonnants tous deux ; l'un me rappelant une des plus fameuses chevauchées du héros de Cervantes; l'autre, la plus émouvante scène de la comédie de M. de Pourceaugnac (act. 1^er^, sc. XV); on serait étonné à moins, convenez-en à votre tour, milady.

Mais ce n'est là qu'une vétille que je m'abstiendrais de relever si elle n'était accompagnée d'erreurs plus graves.

A vous en croire, il semblerait que, en France, on ne sache pas faire de différence entre un adversaire et un ennemi. En est-il ainsi de l'autre côté de la Manche? je ne sais ; ce dont je suis sûr, c'est que de ce côté-ci volontiers on distingue et que, de Spirites à Spiritualistes, on ne se pardonnerait pas de commettre une confusion de ce genre. Pour ma part, j'ai si peu confondu que j'ai spécifié. J'ai parlé d'adversaires de la réincarnation ; d'ennemis pas un mot ; encore ai-je eu soin d'en limiter le nombre à *certains* retardataires, fils de John Bull, il est vrai, et de frère Jonathan. Certains, en français : quelques, un chiffre restreint. Là-dessus prenant feu et vous figurant que j'ai visé l'ami John à la tête, vous partez à fond de train et « m'administrez force coups de votre petite arme, avec une rare impartialité », pour me punir d'une erreur d'optique dont vos lunettes seules sont coupables. Vous parlez de première impulsion ; la vôtre est vive, milady.

Notez en passant que, « dans l'ardeur de votre zèle à défendre » John, vous oubliez complétement Jonathan dont l'honneur n'était pas moins attaqué que celui de son aîné, je dis à votre point de vue. Trop de zèle pour l'un, trop d'oubli pour l'autre, si décidément vous teniez à garder l'incognito sous votre travestissement hellénique.

Encore si vous vous contentiez de Tonoeph comme victime expiatoire; mais ces représailles, paraît-il, ne vous suffisent pas. L'autel d'Albion réclame une hécatombe, et vous n'êtes satisfaite qu'après avoir passé au fil de votre petite arme ce pauvre Jacques Bonhomme et toute sa lignée, ou peu s'en faut, qui n'avaient rien à démêler dans l'affaire.

Je copie : « Personne n'ignore, écriviez-vous, que les fils de la placide Albion sont et ont toujours été beaucoup plus croyants, *infiniment* plus religieux (1) que nous (les Français). Les matérialistes sont en minorité chez eux, tandis que nous avons l'insigne bonheur de les posséder en grande majorité.... Ce ne sont pas des enfants terribles comme nous (les Français). Ils ne s'amusent pas tous les jours à jouer à la balle avec leurs institutions sociales et religieuses; ils ne les mettent pas en pièces, comme font les bambins *avec* (de) leurs joujoux, pour voir ce qu'il y a dedans. »

Je veux bien croire que, pour le moment, les enfants de la placide Albion sont confits en vertus sociales, théologales et autres, en un mot, tous de petits saints ou en passe de le devenir, je veux bien le croire sur votre parole. Qu'il en ait toujours été ainsi, je me permets d'en douter. Si l'histoire dit vrai, il n'ont pas laissé que d'avoir leurs jours et leurs caprices d'enfants terribles et de s'amuser, eux aussi, à mettre en pièces leurs institutions religieuses, entremêlant leurs ébats de pendaisons, de décollations et *d'auto-da-fé*, selon qu'il tournait du Pape ou de Luther et que la chance décidait du gain des parties. Au reste « personne n'ignore » que si les enfants d'Albion sont devenus, grâce aux leçons de l'expérience, des modèles de placidité, de circonspection et de tenue correcte, s'ils ne jouent pas à la balle avec leurs institutions sociales, ils ne se sont pas fait faute d'y jouer, en leur temps, avec les têtes de quelques-uns de leurs souverains. Qui donc a dit (n'est-ce point un de vos auteurs?) qu'un seul homme était bien en mesure d'écrire l'histoire des révolutions d'Angleterre, un seul, le bourreau?

Loin de moi, milady, en évoquant ce douloureux passé, loin de moi l'idée de chercher à ternir les glorieux titres inscrits au nom du peuple anglais dans les annales de notre monde. Je n'ai ni la vue assez courte ni l'esprit assez étroit pour ne point admirer l'énergie et la constance avec lesquelles il poursuit à travers les siècles le rôle qui lui a été dévolu dans le drame terrestre, tandis que son jeune et vaillant frère, par-delà l'Océan, montre à notre vieille Europe étonnée comment on s'y prend pour transformer un continent et ouvrir de larges avenues à la nouvelle civilisation qui s'avance. J'ai seulement voulu « vous faire bien comprendre »

(1) J'ai grand'peur que les ombres de Hobbes, Hume, Bolingbroke et consorts qui ont semé à pleins volumes le matérialisme et l'athéisme en Angleterre alors que, en France, nous n'en étions qu'au pyrrhonisme, ne soient qu'à demi satisfaites de *l'infiniment plus religieux* non plus que certaine école naturaliste, anglaise, contemporaine et passablement nombreuse qui s'efforce de tirer du système de Darwin le droit de l'homme à l'animalité sans plus. Eos aurait besoin de rafraîchir ses souvenirs sur l'état passé et ses renseignements sur l'état présent de la religieuse Albion.

qu'il est des armes à deux tranchants qui demandent à être maniées avec prudence ; que, s'il est bon de rappeler le prochain à l'impartialité, il est mieux de lui en donner soi-même l'exemple ; que, au sujet des torts que vous me supposez envers l'ami John,

« Le ciel n'est pas plus pur que le fond de mon cœur ; »

qu'il en est des peuples comme des individus, les uns comme les autres sont soumis à la même loi de développement : chercher, lutter, faillir, souffrir pour *apprendre à vivre* ; et que, en fin de compte, Jacques Bonhomme et ses fils, après quatorze siècles de monarchie et de catholicisme, subis sans broncher et les yeux bandés, ne sont peut-être pas aussi coupables qu'il vous semble d'essayer de redresser l'échine et de reprendre possession de leur conscience.

Que, à titre de Français, j'aie mon grain de chauvinisme, c'est possible. Qui n'a le sien ? nul n'est parfait. Et vous-même, Eos.... pardon, milady, j'oubliais que vous avez chargé cette particule grecque de vous représenter. Passons donc, passons les menus et venons au coup de la fin, au coup de grâce après lequel, n'est-ce pas, je n'ai plus qu'à faire amende honorable et à mettre un crêpe à ma plume.

Selon vous, Tonoeph reconnaît qu'on n'a pas de preuves à fournir à l'appui de la réincarnation ; en revanche, ajoutez-vous, il cherche à faire croire à l'immortalité de l'âme. Peine perdue ! c'est ce qu'on appelle vulgairement *défoncer une porte ouverte* !!

J'aurais mauvaise grâce à vous faire remarquer que, si l'on va en France jusqu'à *défoncer* les tonneaux, on s'y borne vulgairement à *enfoncer* les portes.. Aussi glissé-je sur ce détail en le mettant au compte de votre dictionnaire auquel je vous engage à n'accorder que demi-confiance, vous rappelant le proverbe : *traduttore, traditore*. Revenons à la porte dont vous parlez. Quelle soit ouverte à deux battants pour vous, je n'en doute pas. Que ce soit peine perdue de prétendre vous démontrer l'immortalité de l'âme, de même qu'à tout esprit qui a su s'élever assez haut pour s'affranchir du cercle des apparences matérielles et saisir le sens de sa destinée, je le comprends. Ce que je comprends moins, je l'avoue, c'est que, pour mieux me faire sentir l'inanité et le ridicule de mes efforts, vous choisissiez une belle et bonne contradiction, genre d'argument peu persuasif. L'immortalité de l'âme n'a plus besoin d'être prouvée, assurez-vous, et, quatre lignes plus loin, vous affirmez que la grande majorité des Français se compose de fieffés matérialistes et d'athées qui passent leur temps à vouloir faire abdiquer l'être éternel. Ou je me trompe fort, ou cela revient à dire que la porte

grande ouverte à tout le monde reste néanmoins fermée à double tour pour une foule d'intelligences qui, arrêtées au seuil, n'en cherchent même pas la clef, la croyant introuvable. Comment expliquer, milady, que, découvrant si lestement les pailles dans l'article du voisin, vous n'ayez point aperçu cette poutre dans le vôtre? Ne serait-ce pas que, ayant provision d'épigrammes en poche, il vous tardait d'en placer quelques-unes à tout hasard?

> Sans doute un grain de sel relève la critique,
> Oui, mais pas trop n'en faut,
> Et, croyez-moi, mieux vaut
> Un peu plus de logique.

Et c'est si vrai que nous voilà tous deux, moi vous suivant (à qui la faute?) à cent lieues de l'objet même du différend qui vous a fait « un devoir impératif » de m'appeler en champ clos. Au fond, de quoi s'agissait-il? de la réincarnation, si j'ai bonne mémoire, des faits qui viennent à l'appui de cette croyance, des arguments qui se déduisent de ces faits. Sans pouvoir nier les uns vous rejetez les autres qui ne vous agréent pas. C'est votre droit, chacun use de la logique à sa façon; mais est-ce bien une raison pour affirmer que je conviens (avec le *correspondant* du *Spiritualist*) que la réincarnation n'a pas la plus minime preuve à son avoir? Je suis trop poli pour démentir une dame, seulement je cherche en vain ce que j'ai pu écrire qui ressemble à l'aveu que vous m'attribuez si bénévolement, et je ne trouve pas, bien que j'aie essuyé mes lunettes consciencieusement, je vous jure.

Pas de preuves! pas la plus minime preuve!! il me semble pourtant qu'il n'y a qu'à regarder en soi, autour de soi et à réfléchir un peu pour en découvrir.

Ici peut-être me serait-il permis de vous administrer, par manière de représailles, quelque douzaine de pages d'arguments en forme. Eh! bien, non, je suis bonhomme,

> La rancune jamais n'entrera dans mon âme,

et, dussiez-vous me comparer à *l'interrogant bailli* de Voltaire, je me contenterai de vous adresser quelques questions:

Croyez-vous à l'âme et à sa nature perfectible? Croyez-vous à l'existence de Dieu, j'entends du Dieu vivant, agissant, personnel, infini dans tous ses attributs connus ou inconnus de nous, ses créatures? Oui, si j'en juge par le petit sermon — un hors-d'œuvre, fort bien pensé et tourné du reste, — dont vous avez eu la charité de me gratifier après m'avoir coupé en quatre. De ces attributs, je

n'en retiens qu'un, en l'absence duquel tous les autres s'évanouissent ou plutôt ne sauraient exister : la justice.

Comment donc, en regard de la parfaite justice, expliquer les prodigieuses dissemblances des âmes à leur apparition en notre monde et les destinées si différentes qu'elles y viennent accomplir?

Prenons des exemples, les premiers qui s'offrent à moi :

Comment expliquer l'énorme, je serais tenté de dire l'incommensurable distance qui sépare dans le domaine intellectuel un Newton, un Leibnitz, un Allan Kardec, marquant leur passage à travers leur époque par un sillon lumineux, d'un Papou stupide et voisin du singe, d'un Boschiman, mangeur de glaise, d'un Chevillard, fabricant de calembredaines (*) et dont l'utilité, au point de vue social, reste un problème? Dans le domaine moral, un Socrate ou un Epictète d'un Borgia, pape, mariant l'inceste à l'usage familier du poison, ou d'un marquis de Sades reculant les limites connues de la dépravation et en tenant école? une Jeanne d'Arc, personification de l'héroïsme élevé à sa plus pure, à sa plus radieuse expression, d'une Du Barry, tas de vices ramassé dans les fanges parisiennes pour régaler un Louis XV ? Que sais-je? un Vincent de Paul ou un Curé d'Ars, âmes sans tache et débordant d'inépuisable charité, d'un abbé Lacollonge ou d'un curé Mingrat, incarnations de la luxure effrénée et du meurtre froidement réfléchi?

Comment expliquer un Pic de la Mirandole sachant sans avoir appris? un Pascal déduisant, seul, sans maîtres, sans livres, sans travaux préparatoires, à douze ans et en se jouant, déduisant les uns des autres toute une série de théorèmes géométriques dont la découverte et les solutions avaient coûté des siècles de recherches à des centaines de générations? un Mangiamelli, un Mondeux, s'amusant, pauvres petits pâtres, en gardant leurs chèvres, à des calculs qui eussent exigé des pages de chiffres de la part de mathématiciens habitués à combiner des nombres? un Philippe Baratier (**) qui savait écrire à trois ans, à quatre conversait en latin avec son père, en français avec sa mère, en allemand avec la servante; à neuf ans, composait un dictionnaire hébreu et un dictionnaire grec des mots les plus difficiles de l'Ancien et du Nouveau Tes-

(*) Si l'on me demande ce que m'a fait ce malencontreux et boursouflé personnage pour lui donner un coup de plume toutes fois que je le trouve sur mon chemin, je répondrai : rien. Nous sommes étrangers l'un à l'autre. Seulement, depuis que j'ai lu attentivement sa *Solution définitive du problème spirite* et surtout ses dépositions dans le procès dit des Spirites, je me suis fait, comme dit Eos, un devoir impératif de dégonfler cette vessie.

(*) D'origine française, né en 1721 à Schwabach dans le margraviat d'Anspach, mort en 1740.

tament, avec des réflexions critiques qui dénotaient une remarquable maturité d'esprit ; à onze traduisait de l'hébreu en français l'*Itinéraire de Benjamin de Tulède* avec des dissertations d'une lucidité et d'une force logique qui étonnent encore aujourd'hui les commentateurs ; avant l'âge de dix-neuf ans avait abordé, avec un égal succès, les mathématiques, la chronologie, l'histoire, l'astronomie, la physique, la cosmographie, la littérature des anciens et des modernes, la numismatique, la linguistique, l'étude des antiquités chinoises, indiennes, égyptiennes, hébraïques, grecques, romaines, entrepris l'explication des hiéroglyphes, était élu membre de l'Académie de Prusse et laissait après lui le bagage d'un savant universel?

Comment expliquer un Sébastien Bach ou un Mozart, à l'âge où tout bambin ne songe qu'à croquer des pommes, composant et les exécutant, des sonates dont les maîtres se fussent fait honneur. Un Michel-Ange ou un Salvator Rosa, sans étude de la ligne ou de la couleur et à l'encontre de tous les obstacles mis à leur vocation, se révélant un matin, à l'aube de leur vie, sculpteur ou peintre et émerveillant le monde artistique de leurs talents improvisés.

Comment, d'autre part, expliquer que, dans le même milieu social, je dis plus, dans la même famille, soumis aux mêmes conditions d'éducation, aux mêmes influences de l'exemple (bon ou mauvais), tel enfant montre des dispositions *innées* et radicalement opposées à celles de son frère au même âge? l'un cherchant le plein jour, aimant le beau, se passionnant pour le vrai et le juste, choisissant sans hésitation et en toute occurrence la ligne droite comme une voie qui lui est depuis longtemps familière; l'autre s'obstinant à fermer les yeux à toute lumière, ne concevant de jouissances que celles qu'il puise dans les plus brutales satisfactions des sens, et toujours prenant, parmi les sentiers qui s'offrent à lui, les plus tortueux pour atteindre le but de ses convoitises.

Comment expliquer, je le répète, naissant non-seulement dans les mêmes couches sociales, mais de la même souche, des natures angéliques et des natures odieusement perverses, qui développent simultanément, les unes leurs parfums, les autres leurs poisons sous des influences identiques?

En un mot, comment expliquer l'infinie variété des caractères et des lots humains? A quelques-uns le génie, l'intarissable bonté, l'héroïsme du cœur, la route d'avance et visiblement aplanie ; à d'autres, plus nombreux, les demi-talents, le demi-savoir, les qualités incertaines, les satisfactions incomplètes, les épreuves mitigées, l'*aurea mediocritas* en tout; au plus grand nombre la lutte incessante contre la fortune adverse, l'ignorance forcée, la misère obli-

galoire, les douleurs physiques, les souffrances morales, le poids et les anxiétés du jour doublés par les incertitudes du lendemain ; hélas! à beaucoup trop la conscience à peine éveillée, le sentiment du bien presque inconnu et sa notion presque incompréhensible, le vice accepté comme héritage patrimonial, l'abrutissement comme état naturel, et souvent le crime comme l'unique moyen d'étancher la soif de bestiales jouissances qui les enfièvre.

Comment, si l'on veut généraliser ces contrastes, comment expliquer, conjointement, sur la même terre, sous le même ciel, sous le regard et les lois de la même Providence, ici la civilisation déployant ses splendeurs, multipliant ses raffinements, étendant ses prévoyances à l'avenir encore loin, maîtrisant et assouplissant les forces matérielles jusqu'à s'en faire des esclaves disciplinées; là, proche, la barbarie décimée par les pénuries de tout genre, aveuglément guidée par ses ambitions puériles, asservie à ses passions désordonnées et chérissant son ignorance qui la maintient sous le joug de la force brute qu'elle déifie ; non loin, la sauvagerie vivant au jour le jour, oublieuse des misères de la veille, insoucieuse de celles du lendemain, confinant encore à l'animalité?

Comment expliquer enfin le bien et le mal se reflétant sous toutes leurs faces dans la famille humaine?

Ce sont là des faits, ou, si vous aimez mieux, des effets trop manifestes, trop multipliés et trop disparates pour ne pas frapper les yeux les moins clairvoyants. Il n'y a pas moyen de les écarter et il leur faut une cause. De trois choses l'une : ou la destinée de chacun de nous est son œuvre personnelle, ou Dieu en est l'auteur, à moins que ce ne soit le hasard. Mais puisque nous reléguons ce dernier dans la catégorie des non-sens, elle est alors ou la conséquence naturelle des prémisses par nous volontairement posées dans le passé, que nous en ayons ou non le souvenir ; ou, si toute âme en s'incarnant ici-bas débute dans la vie, Dieu, le père commun des hommes, a, par avance et de parti pris, ses futurs benjamins et ses futurs réprouvés, ses abels et ses caïns, ses élus et ses maudits, Dieu n'est plus que l'arbitraire divinisé, autrement dit la plus monstrueuse chimère, la plus ténébreuse conception qu'ait jamais enfantée l'ignorance affolée par la peur et exploitée par la fraude.

Bon gré, mal gré, il faut choisir. A défaut de preuves telles que vous les souhaitez, je vous laisse à faire ce choix, léger embarras, j'imagine, en revanche de celui que vous avez causé,

Milady,

à votre bien malmené et très-humble serviteur

T. Tonoeph.

P.-S. — La marge qui m'est octroyée ne m'a permis, vous devez le comprendre, que d'effleurer la question. Mais n'est-il pas écrit dans l'Evangile : *quærite et invenietis*, et n'êtes-vous pas du nombre des esprits qui savent chercher quand ils veulent trouver? Je le crois et pour le surplus cela me suffit.

Extrait du Spiritual Magazine N° de Juin 1876.

M. Epes Sargent écrit à l'éditeur du *Sunday-Herald* :

Ayant lu dans le «*Banner* of Light» des articles qui décrivaient des séances satisfaisantes de matérialisations obtenues chez Mme SEAVER, à Boston, je voulus assister à deux de ces séances.

La salle des réunions était au second étage, sur le devant, et juste au-dessus du salon, où les visiteurs laissaient leurs effets. Le plancher était nu, et, dans le coin de la chambre, où il n'y avait ni fenêtre, ni porte, se trouvait le cabinet, consistant en un rideau de toile verte d'environ 9 pieds de long sur 3 de large. Ce rideau s'ouvrait sur le côté ; au milieu et peut-être à 4 pieds du plancher, on y avait coupé environ un pied carré d'étoffe. L'intérieur ne contenait rien qu'une chaise.

Le cercle des investigateurs se composait de 18 ou 20 personnes, hommes et femmes, qui semblaient aussi sensés et respectables que ceux qu'on peut rencontrer à l'église ou à quelque réunion de famille.

Ils étaient assis le long des murs de la chambre, et en face du rideau. Mais au lieu de se tenir les mains pour former la chaîne, comme cela se pratique dans ces réunions, un gros fil de fer faisait le tour de l'assemblée, chacun y posait les mains. La chambre était faiblement éclairée par une lampe placée sur une étagère et entourée d'un tissu de papier rose pour en diminuer la lumière. Quand on était assis depuis quelques minutes, on pouvait voir toutes les personnes qui se trouvaient dans la chambre, excepté le médium qui était dans le cabinet.

Les manifestations commencèrent par la matérialisation d'une femme indienne qui apparut à la grande ouverture, et bientôt après s'avança dans la chambre et serra la main à un certain nombre de personnes du cercle. Elle était plus forte que le médium, son costume et son maintien étaient bien tels qu'ils devaient être.

Peu de minutes après que la femme indienne fut revenue au cabinet, un jeune marin, avec le costume d'officier, souleva le rideau et se montra. Ensuite, apparut un jeune homme vêtu de noir qui dit à une dame de venir à lui. Bientôt il appela un monsieur, le mari de cette dame (je compris ensuite que c'était un ministre universaliste). Après qu'ils eurent positivement reconnu l'esprit et lui eurent manifesté leur affection, ils reprirent leurs siéges.

Ce monsieur, qui était assis près de moi, me dit alors que lui et sa femme avaient reconnu leur fils, mort il y avait huit ans ; qu'à un moment donné, pendant qu'il était près de lui, il s'était dématérialisé jusqu'à ce que sa tête ne fut plus qu'à deux pieds du plancher, et qu'il lui avait donné aussi un signe particulier qu'il avait promis de lui fournir, il y avait peu de temps, par l'intermédiaire de madame Rockwood, de Boston, médium digne de confiance et bien connue.

J'étais assis à côté du révérend Allen Putnam, et dès le commencement de la séance, je lui avais demandé s'il avait examiné le cabinet. « Non, dit-il, je ne m'occupe pas du cabinet; si je vois un de mes parents décédés, je saurai bien le reconnaître. »

Ensuite, 15 ou 20 corps légers, de la dimension d'une tête, apparurent à l'ouverture ; mais de l'endroit où j'étais assis ils semblaient si peu distincts que je ne vis que quelques contours de figures. Ceux qui étaient près de l'ouverture les virent plus distinctement, et à un certain moment reconnurent deux sœurs. — Ces apparitions généralement se formaient et s'évanouissaient vite ; mais, parfois, elles demeuraient assez longtemps pour donner des marques d'affection aux amis qu'elles appelaient exprès pour les voir.

La seconde séance fut semblable à la première, à l'exception de deux Indiens matérialisés, dont l'un était beaucoup plus grand que le médium.

Un Esprit de femme et celui d'une vieille dame portant un bonnet blanc, se manifestèrent aussi. La première matérialisa sa tête et ses mains à l'ouverture, et je reconnus en elle une amie décédée depuis bien longtemps déjà. Je sentis les mains de l'esprit sur mon visage, ensuite ma tête fut attirée, et je sais que je ressentis une impression de chair et de cheveux naturels. La tête s'évanouit dans l'air pendant que je la regardais, et sans aucun mouvement de haut ni de bas. Les mains ne semblaient pas attachées aux bras, mais matérialisées séparément ; elles paraissaient vivantes, et je les sentis chaudes.

Ces manifestations ne pouvaient pas être un produit de la tromperie pour les raisons suivantes: Le ministre, sa femme et moi-même nous sommes positivement sûrs que nous avons vu nos amis.

On remarquera que le fait de deux personnes ayant reconnu le même Esprit donne beaucoup de force à cette évidence. Cet Esprit presque instantanément se réduisit au tiers de sa hauteur, chose qu'il aurait été impossible à un mortel d'accomplir. Pendant que l'Esprit de mon amie me donnait des marques d'affection, l'enfant Guillaume qui commande au médium me parla, et je sus ainsi que le médium était assis sur sa chaise. A un instant donné un Esprit de femme se matérialisa à la grande ouverture, pendant qu'un second Esprit montrait son visage à l'autre; en même temps l'enfant tenait conversation avec une dame près du rideau. Lorsque le jeune marin donna des poignées de mains d'adieu à la réunion, sa main était si élastique qu'elle s'allongea de plus de deux fois sa longueur ordinaire.

Le médium n'aurait pu porter sur sa personne tant de costumes différents pour représenter tous ces personnages. Il n'aurait pas eu le temps non plus de faire ces changements sans être entendu par un des assistants qui se tenaient près du cabinet, car souvent il se faisait un si grand silence qu'on aurait entendu tomber une épingle dans n'importe quel endroit de la chambre. Les figures d'Esprits avaient cette particularité qu'elles étaient assez éclairées pour être aisément reconnues, mais elles ne réfléchissaient pas la lumière.

Je dois dire aussi qu'à la seconde séance, un Esprit d'homme m'appela à l'ouverture (cela se faisait en inclinant la tête lorsque la personne désirée demandait: est-ce pour moi?) — me serra la main et me frappa sur la tête assez fort pour que cela s'entendit dans la chambre voisine. Je ne connaissais pas cet Esprit, et je ne sais pas non plus s'il me connaissait. Il portait des moustaches, sa main était aussi naturelle et aussi solide que la mienne, et son visage, quoique mâle, avait une légère ressemblance avec celui du médium.

Le magnétisme vital, par lequel toutes manifestations Spirites se produisent, est tiré du médium, et il est cause qu'elles participent plus ou moins de son individualité mentale ou physique. Vous pouvez visiter une demi-douzaine de médiums écrivains, et recevoir de chacun d'eux des preuves convaincantes de la présence de vos amis décédés avec plus ou moins de leur individualité; mais encore celle du médium y sera plus ou moins mélangée, et cela sera d'autant plus reconnaissable que le médium vous sera mieux connu.

Pour beaucoup de gens, ce genre de conversation ne sera qu'un enfantillage, mais il y en a d'autres — et ils sont plus nombreux qu'on ne croit — qui savent que c'est la vérité de Dieu. Une raison pour laquelle la communion avec les Esprits n'est pas acceptée

avec plus d'empressement, c'est que cela semble trop beau pour être vrai. Mais on peut prouver aisément qu'il en est ainsi par les affirmations des chercheurs les plus honnêtes et les plus exempts de préjugés. Il serait bon, pour ceux qui sont étrangers aux manifestations spirites, d'étudier d'abord les faits élémentaires, avant d'en arriver aux matérialisations, afin de préparer ainsi leur esprit à des phénomènes plus étonnants.

On dit qu'un repas copieux est pernicieux, sinon fatal, à un homme qui meurt de faim ; son estomac demande d'abord une légère nourriture. De même l'Esprit d'un grand nombre a besoin d'être développé par les petits phénomènes, avant d'apprécier ou d'accepter les plus importants.

Salem, le 13 février 1876. W.

Encore les Fluides.

—

M. Tournier me pardonnera-t-il de revenir sur cette fameuse question en litige entre nous? M'excusera-t-il, surtout, de ne pas comprendre sa pensée à ce sujet, malgré sa bienveillante réplique?... J'avoue que ses explications m'ont paru mieux intentionnées que réussies; car après avoir maintenu contre moi son premier avis, soit: que l'étude des fluides doit être abandonnée aux seuls hommes de science, M. Tournier m'accuse d'en exclure les ignorants. Voilà deux assertions bien étonnées, assurément, de se trouver côte à côte. Aussitôt après, il est vrai, je lis la phrase suivante qui résume fort clairement ma propre opinion.

« On peut très-bien, sans être un savant, se tenir au courant « des découvertes scientifiques et cela suffit. »

Quant au paragraphe où l'auteur met le Christ en cause, il y aurait trop à y relever pour que je le fasse ici. Bornons-nous donc à développer un peu ma pensée première.

M. Tournier, on se le rappelle, avait *cru* circonscrire le champ des études spirites en leur assignant pour limites la Philosophie et la Morale. Je me suis permis de lui faire observer que la philosophie est simplement l'Infini dans le domaine de nos recherches; que, par conséquent, on ne peut s'occuper d'une science quelconque sans y voir surgir un ou plusieurs principes philosophiques. Les mathématiques mêmes, qui, par leur nature, paraissent échapper à cette règle, ne sauraient en être exceptées, puisque la formation des corps et les caractères si divers de l'individualité sont

affaire de pondération, c'est-à-dire de mesure entre les élémerts qui les composent.

Qu'est-ce donc que la Philosophie?

On peut la définir:

La science des principes et des faits qui régissent l'univers.

Science de laquelle découle rigoureusement la morale qui doit nous guider dans le parcours de la vie; car nous dirigeons nos efforts vers la conquête d'un bonheur en harmonie avec ce qui nous paraît probable ou démontré sur notre origine et nos destinées c'est-à-dire sur nos rapports directs avec la création dont nous faisons partie. D'où je conclus que la morale ne doit point s'isoler de la Philosophie, puisque la première est la conséquence rigoureuse de la seconde.

Ici, justement, se dessine la cause du temps d'arrêt qui paraît peser sur nos corps savants: on spécialise la science; au lieu de la concevoir largement, on la découpe, on la mutile, on serre chacun de ses membres dans une petite case où il se pétrifie; puis viennent les aspirants à l'érudition; l'un étudie la main de ce corps méconnaissable; l'autre en disèque le pied; un troisième s'attaque à la tête et ainsi de suite; chacun s'évertue, sue et pâlit sur son fragment; l'importance qu'il y attache lui fait perdre de vue l'ensemble; ce fragment devient à ses yeux un individu, que dis-je, le seul individu digne de son attention et pas un de ces chercheurs ne se rappelle la vraie, la grande science, celle qui embrasse l'homme, raison d'être de la Nature, et l'Infini, raison d'être de l'homme.

Cependant, sur tous les degrés de l'échelle humaine, la conscience se souvient! Le sauvage se crée une mythologie grossière dont il déduit les mobiles de ses actes tel qu'il est capable de les apprécier; le paysan et l'ouvrier ignorants s'arrangent aujourd'hui une théologie qui varie de l'athéisme à la foi aveugle en voie de guérison. Sur des échelons plus élevés, nous trouvons des penseurs de forces diverses mais voués invariablement à la recherche de ces lois universelles que nous avons le droit de connaître et le devoir d'étudier dans le cours de nos existences progressives, puisque notre valeur individuelle prend fatalement le niveau de *notre* idéal; car l'état actuel de l'humanité ne comporte rien d'absolu dans la notion de l'idéal et de ses différentes manifestations; chacun s'en approprie une part exactement proportionnelle à son degré d'avancement et destinée à s'étendre graduellement sous les lumières de nos vies futures.

Qui donc osera limiter cette noble soif de connaître qui mine et consume l'homme lorsqu'elle ne l'éclaire pas? Si notre âme aspire à l'infini de la pensée et de l'amour, c'est qu'elle est créée pour s'y

mouvoir. La philosophie nouvelle n'en est elle-même qu'un atome à peu près invisible pour la masse des simples et qui exige pourtant une initiation de l'esprit parfois très-laborieuse. Sous ce prétexte, en interdira-t-on l'accès au paysan qui, lui aussi, est placé sous l'inéluctable loi du progrès?...

Donc, je crois pouvoir répéter et maintenir que, si d'une part l'étude, telle que je la conçois, appartient à tous, la meilleure méthode à suivre est de procéder du connu à l'inconnu en observant notre propre organisme dont, justement, les évolutions fluidiques sont la clef par excellence. Il ne s'agit pas d'acquérir des connaissances toutes faites en consultant des esprits qui, sur ce point, pourraient bien n'en savoir guère plus que nous. En ceci, on le voit, je suis complétement d'accord avec M. Tournier. L'étude que je recommande, pour l'avoir moi-même cultivée avec quelque fruit, consiste dans la patiente investigation des faits et des diverses manifestations de la vie en nous-mêmes; faits dont jailliront des lueurs d'abord fugitives, puis persistantes et, enfin, tellement lumineuses qu'elles iront au loin éclairer les sommets encore voilés de nos espérances.

Cette pénétration est à la portée de chacun dans une mesure d'aptitudes qu'il n'est point nécessaire ni même possible de dépasser. Mais si, emportée par un instinct impérieux, quelque âme ardente cherche plus haut encore le corrélatif toujours existant de lois déjà connues, pourquoi lui couper les ailes et lui dire: « Tu n'iras pas plus loin? »

N'est-il pas désirable de s'arrêter, ému, sur le seuil des vastitudes éternelles, plutôt que de sentir le cercle de ses idées se rétrécir graduellement faute d'un exercice suffisant?

Cela dit, puis-je espérer que mon bienveillant adversaire et *frère* ne m'attribuera plus sur ce point de conclusions contradictoires?

Madame Dufaure.

Le Livre Idéal.

(Nouvelle).

—

Le siècle présente le spectacle d'un antagonisme dont les conséquences seront d'un effet immense sur l'avenir. D'un côté, c'est le passé consacrant la suprématie sacerdotale; de l'autre, c'est la révolution proclamant l'égalité. Ces deux forces ont pris d'un commun accord la religion pour champ de bataille; mais la question reli-

gieuse n'est que la forme donnée à une lutte éminemment politique et sociale : le cléricalisme, le matérialisme ne représentent pas seulement deux principes qui se vouent au triomphe de l'Idée ; ce sont deux partis qui tendent à un fait : la constitution de la société, et qui se combattent avec toute l'énergie développée par le choc d'intérêts contraires.

Le matérialisme personnifie les tendances politiques de la nouvelle génération, et c'est là le secret de sa force. Il s'autorise de toutes les hautes aspirations qui doivent entraîner des intelligences avides de réformes ; il prend pour guide la Science, pour but le Progrès, pour adversaire le Préjugé. Il vit d'une seule passion : l'orgueil, qu'il exalte jusqu'à la plus haute vertu, et qui, grandi, ennobli, peut atteindre au stoïcisme même. Froid, rigide, dédaigneux, mais capable de grandeur, il est de bonne foi quand il affirme son amour pour la vérité, son respect pour l'humanité, tandis que, par une inconséquence étrange, l'humanité n'est pour lui qu'un troupeau aux instincts perfectionnés, et la vérité qu'une déception. Cette doctrine, née de l'opposition, est tombée dans les plus étranges paradoxes ; dans son œuvre de destruction, elle confond la croyance et la crédulité, le spiritualisme et le dogme, la foi et la superstition. Elle tourne aujourd'hui contre la philosophie ces mêmes armes qui ont triomphé des religions.

Je parle sans partialité d'une école dont hier encore j'étais le disciple. Entraîné par l'esprit de controverse, je me croyais inébranlable dans la négation, quand un seul mot a renversé mon système d'athéisme et m'a prouvé que tous les raisonnements que j'avais si ardemment acceptés sont les sophismes d'une science égarée. J'ai compris que la fraternité est aussi loin de l'intolérance libre penseuse que de l'intolérance dogmatique, et que la vérité ne saurait se trouver ni dans les ténèbres du doute, ni dans les ténèbres de l'aveugle crédulité. Une voix d'enfant a tout à coup réveillé en moi les sentiments endormis, les intuitions sublimes qui m'avaient fait pressentir autrefois une philosophie pacifique, fille de la raison et de l'amour.

Maintenant, mon esprit apaisé voit un but lumineux et y aspire. Je crois. Croirai-je toujours?... Matérialiste d'hier, y a-t-il en moi assez de force vive pour la foi? Un esprit entraîné dans le doute peut-il s'arrêter inébranlable dans la certitude? Le sceptique : « Que sais-je? » ne viendra-t-il pas sur mes lèvres démentir l'événement qui m'a éclairé? Ma conviction demeurera-t-elle assez forte pour braver un sourire incrédule, ce sourire si cruellement compatissant devant lequel l'espérance se tait, l'amour s'étonne, la prière balbutie? Ma conscience a fait taire mes préjugés, mon in-

telligence s'est soumise devant l'évidence; mais bientôt peut-être cette intelligence nourrie d'orgueil retournera au doute qui lui permet d'être superbe, et considérant que la vérité honnie et moquée compte parmi ses défenseurs les plus simples esprits, elle s'en détournera de peur d'être compromise dans une humiliante fraternité.

Que ces pages soient une protestation contre toute lâche défaillance, je les écris non pas sous une impression d'enthousiasme qui dénature les faits en les exagérant; mais froidement, simplement et comme un procès-verbal que signerait la vérité.

. . . . . .

Entre tous mes compagnons d'études, Jules Aubriet est resté mon ami. Cependant nous n'étions pas au collége ce qu'on appelle des inséparables. Notre liaison au contraire paraissait froide à tous ces jeunes étourdis si prodigues de protestations; mais comme elle était basée sur une mutuelle estime, le temps devait l'affermir, et c'est ainsi que je dois au sentiment assez superficiel de ma jeunesse ma plus sérieuse amitié.

Quand j'entrai au collége de X..., j'avais déjà douze ans; mais mon instruction avait été si négligée que ce fut seulement par considération pour ma famille que je fus admis en cinquième. Cette faveur me fut cruelle : trop peu avancé pour suivre les études de mes condisciples, je tombai dans un découragement qui ressemblait tant à l'incapacité, que tous, professeurs et élèves, s'y trompèrent, et m'ayant ainsi jugé, ne m'accordèrent plus qu'une indifférence dédaigneuse.

Ce fut pour moi, élevé jusqu'alors sans contrainte par la mère la plus tendre dont la naïve admiration ne voyait aucun enfant qui me fut comparable, une insupportable blessure. J'aurais pu rompre l'indépendance de mon caractère à la discipline du collége : je ne pouvais rompre mon amour-propre au mépris. Je sentais que je n'avais pas le droit de me plaindre d'une opinion trop justifiée, je voulais y paraître indifférent; mais cette première souffrance de l'orgueil fut si vive que mon esprit ne put s'en distraire. Bientôt, avec cette exagération commune à l'enfance, je me jugeai plus sévèrement que les autres n'avaient fait; je me persuadai que, quelques efforts que je fisse, mes facultés bornées ne me permettraient d'atteindre à aucun degré de supériorité. Mon imagination s'exaltant, moi, si insouciant jusque-là, je pensai à l'avenir : je conçus l'ambition à la même minute où je m'assurai que toute ambition m'était défendue.

Alors j'éprouvai le dégoût de la vie, chose étrange à un âge où l'on ignore ce qu'elle est et ce qu'elle peut donner de joie

et de douleur. On ne sait pas ce qu'un enfant peut concentrer de souffrances morales sans qu'une plainte le trahisse. Ainsi je connaissais assez la tendresse de ma mère pour être certain qu'à ma seule demande elle me rappellerait auprès d'elle; mais un sentiment de fierté me fermait la bouche, et, dévoré de chagrin, je me laissai aller à une apathie désespérée. Cet état anormal devait avoir un contre-coup sur ma santé. Bientôt je fus atteint d'une fièvre lente, et je donnais d'assez graves inquiétudes pour qu'on parlât de prévenir ma mère, quand j'eus avec un élève une conversation qui me rappela à moi-même, et réveilla ma volonté.

(*A suivre.*) M^me^ Georges Cochet.

Messieurs les Membres du Comité de Lecture

—

L'article de M. Tournier, paru dans la *Revue* de novembre dernier, relativement aux communications de madame Krell, nous ayant suggéré des réflexions qui ne concordent pas avec certaines appréciations formulées dans ce même article, nous avons cru devoir, dans l'intérêt de nos chères et libres études, ne pas taire les quelques points sur lesquels nous différons d'opinion.

Ces points sont les quatre suivants : Il est dit : 1° que les Spirites hésitaient à acheter de nouveaux volumes de communications; 2° qu'on devrait laisser l'étude des fluides aux savants incarnés; 3° qu'on devrait se renfermer dans la morale ; 4° qu'on peut tuer une doctrine comme on tue un homme.

Et d'abord, *premier point*, M. Tournier, selon nous, généralise à tort en disant que les Spirites se tiennent sur leurs gardes et hésitent longtemps avant de faire l'acquisition d'un livre de dictées purement médianimiques. S'il est vrai que quelques Spirites voient, à regret, surgir un trop grand nombre de semblables publications, nous pouvons affirmer que beaucoup d'autres se plaignent bien plutôt, à ce sujet, de disette que de surabondance, et n'était, pour plusieurs d'entre eux, la question importante de dépense, volontiers voudraient-ils tout acheter et tout lire; non qu'ils trouvent saveur égale à toute œuvre de ce genre, mais parce qu'il n'en est aucune jusqu'à présent qui ne les ait intéressés par quelque côté.

Un peu plus loin, M. Tournier paraît regretter le temps consacré dans les groupes à l'étude des fluides, qu'on ferait mieux, à son avis, d'abandonner aux physiciens et physiologistes incarnés. Que M. Tournier nous pardonne; mais nous ne pouvons non

plus, sur ce *nouveau point*, partager sa manière de voir. Nous croyons, au contraire, que s'il est un champ d'études qui semble appartenir plus particulièrement en propre aux Esprits, c'est celui des fluides : étude féconde s'il en fut, à tous les points de vue, et seule capable, pensons-nous, d'alimenter cette nouvelle faim et cette nouvelle soif de vérité et de progrès qu'éveille comme d'elle-même l'idée de Spiritisme et qui ne peut pas ne pas être assouvie ; la nature n'allumant en nous de nobles sentiments qu'autant qu'elle peut et qu'elle veut les satisfaire largement et pleinement. Nous savons que nous vivrons, nous savons que nos chers morts vivent et nous ne sommes pas rassasiés. Nous exigeons davantage, nous aspirons à devenir plus familiers avec la réalité de cette nouvelle vie qu'il nous importe tant de connaître, et dont, après vingt ans et plus de relations constantes et journalières, nous ne savons, avouons-le, rien ou presque rien ; non, certes, que nous méconnaissions la valeur et l'intérêt d'un si grand nombre de belles et bonnes communications qui ont répandu tant de consolations dans les âmes ; — mais M. Tournier nous accordera que si les communications qui traitent des fluides demeurent confuses et contradictoires, celles où les Esprits nous parlent d'eux-mêmes et de leurs rapports entre eux ne sont pas plus concluantes. Est-ce une raison pour nous en tenir là, ou devons-nous croire qu'il en est ainsi parce que nous ne méritons pas encore d'en savoir davantage? Autant vaudrait dire que l'enfant qui épelle ses premières lettres est coupable de ne pas savoir lire. L'enfant commencerait à être fautif dès qu'il se rebuterait et attendrait paresseusement que le savoir lui vint sans étude ; de même, nous croyons que les médiums et les groupes seraient coupables, s'ils se laissaient rebuter par les premières difficultés ou par des résultats qui ne nous paraissent parfois négatifs, que parce que nous ne pouvons en apprécier encore la véritable valeur ; mais ces résultats n'offrent pas moins certains aperçus neufs, certains germes précieux qui ne seront pas perdus, et d'où naîtra plus tard cette science nouvelle qui doit reculer si loin les bornes de l'entendement humain. Cette science prendra ou pourra prendre le nom de *science périspritale*. Son développement progressif doit dégager une lumière également graduelle et grandissante, à la faveur de laquelle nous pourrons enfin nous guider avec un peu plus d'assurance et marcher un peu moins à tâtons dans cette vie et dans l'autre.

Tel est le double résultat, osons-nous croire, que nous vaudront les efforts combinés des savants de l'un et de l'autre monde. Toutefois, malgré les sentiments de vénération que nous inspirent, en quelque sorte, les beaux travaux des Crookes d'ici-bas, nous atten-

dons davantage des Crookes de l'espace, lesquels auront toujours l'immense avantage de disposer de moyens d'investigation ignorés des autres et tout un arsenal nouveau de forces fluidiques et de combinaisons physiologiques qui, nécessairement et logiquement, ne peuvent qu'accroître leur puissance d'action. Voilà pourquoi nous applaudissons à la bonne volonté de tous les médiums qui, comme madame Krell, veulent bien mettre leurs belles facultés à la disposition des bons Esprits.

Ces derniers, joignant le savoir à la bienveillance et ne se rebutant jamais, essayent patiemment de préparer nos intelligences, de les mettre à même de saisir et de comprendre la nature des éléments vitaux et périspritaux au milieu desquels eux-mêmes vivent, travaillent et progressent, sinon tout à fait comme ici-bas, du moins dans un rapport déjà accessible à notre entendement, et qui serait, relativement à nous, selon l'expression de plusieurs d'entre eux, comme *l'ombre est à la réalité;* étant admis, toutefois, que ce n'est pas le monde spirituel qui reflète le matériel, mais bien le matériel qui reflète le spirituel. En considérant, du reste, que la matière, en elle-même, n'existe nulle part dans la nature à l'état inerte, que, jusque dans ses plus secrètes profondeurs, elle est animée de forces vives et actives; qu'elle n'est, à proprement parler, que du fluide plus ou moins condensé, puisque, si dense qu'on la suppose, il suffit de la soumettre à telle ou telle action donnée, calorique ou chimique, pour la décomposer et la ramener à son premier état atomique ou fluidique.

Ce principe admis, disons-nous, il va de soi que les deux ordres de faits qui en découlent, correspondent entre eux dans une mesure déterminée par des lois dont on peut déjà trouver trace dans maintes communications de madame Krell, de madame Bourdin, chez nous et ailleurs, et qui nous révèlent dans la matière terrestre, dans la matière périspritale, dans la matière éthérée elle-même, trois modes d'une même substance, d'une même unité moléculaire, initiale et génératrice; laquelle, agglomérée d'une certaine façon, se prête à la manifestation de la vie corporelle, et, subtilisée à tel autre degré, convient mieux à la manifestation de la vie périspritale. Mais, au fond, même principe de matérialité, même principe de vitalité, même principe d'habitabilité. Or, les mêmes principes engendrant les mêmes phénomènes, les mêmes effets produisant les mêmes causes, la logique et le sens commun nous permettent de soupçonner que tout ce qui existe de ce côté-ci de la vie doit également exister de l'autre côté; que tout ce que nous pouvons matériellement, les Esprits doivent le pouvoir périspritalement. Voulons-nous, dès lors, avoir de cette invisible existence qui exerce

sur la nôtre une si vive attraction une idée sinon exacte, du moins vraisemblable, et dans tous les cas moins confuse que ce que nous en connaissons par les mots : *erraticité et Esprits errants?* Promenons nos regards sur tout ce qui nous entoure, et soudain les mots famille et nation, politique et religion, qui, depuis les plus bas appétits aux plus hautes aspirations, cachent tant de mœurs et de coutumes diverses, nous apparaîtront comme autant de manifestations identiques dont les champs de l'impondérabilité sont le théâtre, à cette différence près, que ces dernières sont de beaucoup supérieures en intensité vitale à celles de la partie pondérable du monde, à laquelle nous sommes attachés; ce qui leur vaut d'être appelées la lumière, la réalité dont nous ne sommes que l'ombre.

Hypothèses! dira-t-on. En tout cas, ce n'est pas en détournant notre attention de ces études, en nous désintéressant de ces hypothèses, que nous parviendrons jamais à les transformer en réalités. Voilà pourquoi, répétons-nous, nous sommes avec tous les groupes, avec tous les médiums dont le programme n'exclut aucun genre de questions, aucun genre d'études.

Manière de voir qui nous amène comme de source à ce *troisième point* de divergence où M. Tournier, après avoir constaté la supériorité des communications morales sur les autres, nous dit : Pourquoi le Spiritisme ne se renfermerait-il pas dans la limite de ces données? Pourquoi? Parce que le Spiritisme, dirons-nous, n'embrasse pas l'idée seule de morale, mais l'idée aussi de science; parce qu'en enfonçant en nous cet aiguillon irrésistible qui nous pousse en avant et contre lequel se débat parfois si fort le vieil homme, ce n'est pas seulement en vue, comme dit le cantique, de transformer notre Être en homme nouveau, paré uniquement de jeunesse, de sagesse et de véritable liberté, puisqu'ayant vaincu le vieil homme il aurait conquis par là même l'entière possession de son moi; mais cet homme nouveau ne serait pas complet s'il n'était paré en même temps de science et de lumière. Nous ne pouvons consentir, en un mot, à nous assigner des limites, à nous y renfermer, par la raison que le Spiritisme tel que nous le concevons n'en comporte pas, qu'il joint à l'idée de morale et de science universelle la notion de l'infini, et que rien au monde ne peut s'exercer en dehors de son action; et nous ajoutons qu'il ne peut pas en être autrement, parce que le jour où le Spiritisme n'embrasserait pas l'universalité des choses et des Êtres, le jour où il cesserait d'être l'avant-garde en tout et partout, il faudrait supposer qu'une idée plus puissante, plus avancée, occupe cette même avant-garde, ce qui, répétons-nous, ne peut pas être, l'idée de spiritisme se confondant avec l'idée de progrès universel et indéfini.

Quant à admettre, *quatrième et dernier point*, qu'il puisse être possible, par imprudence ou volontairement, de tuer une doctrine comme on tuerait un homme, nous répondrons seulement que, à notre avis toujours, l'erreur seule est mortelle et susceptible d'être tuée. Or l'idée spirite est vérité et, partant, immortelle. Quand tant d'attaques haineuses n'ont abouti, jusqu'à présent, qu'à la servir et à la répandre, nous ne croirons jamais qu'une simple imprudence puisse la tuer, puisse même lui nuire.

Et maintenant, pour finir, qu'il nous soit permis de bien établir combien peu ces divergences de vue altèrent les sentiments de fraternelle et profonde sympathie que nous inspirent depuis longtemps le courage éclairé et le dévouement de M. Tournier pour la défense de notre chère et commune doctrine.

Veuillez agréer, Messieurs, nos salutations fraternelles et l'expression de nos vœux pour l'année qui s'approche, — vœux sincères et qui éveillent en notre pensée un souvenir de bonne sympathie pour notre frère éprouvé, M. Leymarie et pour sa famille. Merci, par avance, de la bonté que vous aurez de leur en faire part, et croyez-nous vos dévoués,

Pour le Groupe,

GEORGE,
Rue des Petits-Pères, 27.

Marseille, 8 décembre 1876.

P.-S. — Le signataire de la lettre n'ayant pas sous les yeux, au moment d'écrire, la *Revue* de novembre, qu'il a dû prêter à une famille amie, peut, quant à la lettre des quatre points auxquels il touche, ne pas être rigoureusement exact; mais il est sûr d'être exact quant au fond.

Le signataire tient à ajouter que le Comité est d'avance autorisé à faire de son nom et de la lettre tel usage qu'il jugera bon. G.

CORRESPONDANCE

—

Le spiritisme à Madrid.

Dans une lettre écrite par M. Couillaut, de Madrid, à l'occasion du 1er janvier, nous lisons le passage suivant relatif à la mort de notre frère si dévoué, M. Palet Y. Villava, vice-consul en Espagne; nous le reproduisons, certains d'intéresser nos lecteurs :

« Le 16 du mois passé, à 8 h. 1/2 du soir, notre très-aimé frère Palet Y. Villava a laissé son enveloppe matérielle pour aller rejoindre le monde des Esprits dans la vraie patrie. J'ignore encore beaucoup de détails parce que sa veuve et ses enfants ne seront à Madrid que dans quelques jours. Je ne puis donc vous dire que ce que j'ai appris indirectement ici par son beau-père : Peu de temps avant sa mort, Palet annonçait sa dématérialisation prochaine et donnait, en conséquence, au fossoyeur qu'il avait appelé, des ordres concernant sa sépulture. Après la séparation de l'esprit, son visage était empreint d'une résignation parfaite, résignation qui, pendant son existence, était la base de son caractère, et l'a toujours soutenu, malgré ses fréquentes déceptions dans son incessante propagande spirite, œuvre constante de ses dernières années. Un sourire, grave et doux à la fois, indiquait la tranquillité de l'âme qui venait de s'envoler, et donnait à sa physionomie sereine l'expression d'un sommeil profond, causé par ce que nous appelons communément un beau songe.

Il paraissait rayonner par la possession d'une resplendissante vérité.

Palet s'est séparé de nous dans une petite Aldée portugaise, *Barca d'Alba*, où l'on avait créé pour lui un vice-consulat. Depuis son arrivée, février 1876, il n'avait cessé de répandre notre consolante doctrine, et, afin de la rendre plus compréhensible, il était descendu sur le terrain pratique de la propagande. Il guérissait les malades; sa femme, comme somnambule, prescrivait des médicaments homœopathiques. Ainsi étaient les choses lorsqu'il tomba malade, et, comme témoignage de la douce et bonne impression que laissait notre heureux frère, de la part des habitants tout lui fut sollicitude jusqu'au moment où il abandonna sa demeure terrestre.

Quand vint l'heure de la sépulture, un violent ouragan prédisposait les assistants à regarder ce phénomène comme une manifestation. Durant le trajet de la maison mortuaire au lieu de repos, il fut constaté que la flamme des cierges, que portaient plusieurs personnes autour du cercueil, ne vacilla point, jusqu'à ce que le corps fut mis en terre. Tous émerveillés et reconnaissants se répétaient entre eux : quelle belle âme! c'est un saint!

Nous avons été unis bien des années par la plus étroite amitié ; que Dieu veuille, lorsque mon tour arrivera, que cette union terrestre le maintienne dans le nombre de ceux qui viendront me recevoir au seuil de la vie spirituelle, pour m'en faire entrevoir au plus vite, les jouissances desquelles nous n'avons ici-bas qu'un avant-goût bien limité!

. . . . . .

Je ne puis terminer cette lettre sans vous parler un peu de ce que nous faisons ici. Bien entendu nous continuons sans cesse notre chère propagande, mais, en dehors de mes nombreuses occupations, j'assiste comme aide médecin aux consultations d'une clinique de 300 malades, clinique homœopathique desservie par notre sœur, la médium Africa Mendez. Notre frère et ami le docteur Huelbes en est le directeur ; il remplit toutes les conditions légales exigées pour former une société qui a pour titre : *la Charité*. L'adjectif *spirite* nous a été refusé et pour cause, vous la soupçonnez, ce qui m'évite des explications.

Un travail qui m'occupe aussi assez en ce moment est d'écrire les conférences que je suis chargé de donner en public. Le thème en est : la phrénologie et la raison-philosophico-spirite.—Je déduis logiquement que pour démontrer la responsabilité de nos actes, le libre arbitre exige que notre esprit soit le facteur de notre organisme. J'établis une large base de développement en remontant à l'origine de l'être. Commençant par les plantes aux organismes les plus simples, j'arrive à l'être conscient, pour traiter ensuite des diverses opérations de la raison.

J'ai donné, mardi dernier, la première séance. A plus tard de plus amples détails.

Votre frère et ami,

E. Coillaut.

LE TAMBOUR MAGIQUE

CONTE INDIEN

Fils du soleil, un roi qui régnait en Asie,
Comme on régnait alors, eut une fantaisie.
Il n'en pouvait dormir, ni la nuit, ni le jour :
Bouhadma voulait un tambour.
Mais quel tambour ! il faut, sur un signe du prince,
Qu'on l'entende à l'instant du fond de la province.

Ainsi, sans ministère, il l'avait résolu.
C'était son droit, le droit d'un monarque absolu.

— « Sire, lui dit un pauvre et saint anachorète,
« Je ferai selon vos désirs.
« J'ai mon projet ; j'attends de mon humble requête
« L'or que vous destinez à vos menus plaisirs. »

Le roi lui répondit : — « Ta magique science
« Pour ma gloire vaut un trésor.
« Sorcier, tu peux compter sur ma reconnaissance.
« Vils esclaves, livrez mon or. »

Chargé d'or, le sorcier bénit la providence.

. . . . . .

Mais les Brahmins jaloux signalaient son absence.

. . . . . .

— « Mon tambour? disait Bouhadma;
« Je l'attends, je le veux sur l'heure.
« Le Traître!... où donc est-il? qu'on l'atteigne, qu'il meure!
« C'est ainsi que le veut Brahma. »

Quand la raison s'égare, et fait place à la haine;
Quand la pitié se meurt, quand tout est confondu;
Quand la force triomphe, et tue en souveraine...
N'accusons pas les dieux. — Le sorcier fut pendu.

. . . . . .

Un ange, à son réveil, sur lui versa son baume.

Bientôt après, le roi visita son royaume.
Son passé s'écrivait sur son front soucieux.
La terreur était dans son âme.
O surprise! il paraît, et la foule l'acclame.
Il ne peut en croire ses yeux.
Lui, si longtemps maudit, on l'entoure, on le presse.
Il voit monter les flots d'une immense caresse.
A son cœur palpitant les cœurs sont enchaînés...

A ses genoux priaient les vieillards prosternés,
Lorsque dans l'air, drapé de sa robe électrique,
Un fantôme lui dit, d'un accent prophétique :
— « Le voilà le tambour magique!
« Je l'ai fait avec l'or de votre majesté.
« C'est de l'amour qu'il tient sa force et sa beauté.
« Il bat pour tous les cœurs qu'il rallie et féconde.
« Ah! sire, ce tambour fera le tour du monde!
« Ce tambour... c'est la charité.

ESPRIT FRAPPEUR.

Revue nécrologique de 1876.

L'année 1876 a vu le dégagement corporel de bien des Spirites, nous en citons quelques-uns:

1° Mademoiselle Lieutaud, fondatrice de la Société spirite de Rouen ;

2° M. Rollin, ex-commandant des cuirassiers, président honoraire de la Société du Mans, poëte distingué ;

3° M. Charles Berger de Cahors, qui a supporté une longue et douloureuse maladie en vrai spirite ;

4° La belle-mère de M. A.-D., officier supérieur en Algérie;

5° La mère de Madame Gaberel, à Mézy (Seine-et-Oise). Longue vie d'épreuves ;

6° M. Morin, ancien médium de la Société présidée par Allan Kardec ;

7° Madame Diot de Ville-d'Avray (Seine-et-Oise). La bienfaisance incarnée ;

M. Diot, mort quelques mois après sa compagne ;

8° M. Claverie de Saint-Cloud, Algérie, médecin de colonisation.

9° M. Richard, de Sèvres, artiste peintre ;

10° Madame Courtois, membre de la Société présidée par Allan Kardec ; elle a mis toute sa vie en pratique cette devise : Hors la charité, point de salut ;

11° Mademoiselle Couret de Toulon, institutrice et auteur remarquable, dont la vie fut une longue douleur ;

12° Madame Vautier, à Pantin ;

13° Madame Coutant, à Cuffies, morte brûlée vive ;

14° La mère de M. Doyen, un des médiums guérisseurs, acquitté dernièrement au Mans, puis à Angers ;

15° Madame de Busseleure ;

16° M. le docteur Kondysky ;

17° M. Palet Y Villava, vice-consul en Espagne ;

18° M. Marion, président de la Cour d'appel d'Alger.

Notre frère Stiévenard, président de la Société « *La Foi spirite* », clôt la série de nos morts. Il s'est dégagé de la matière à la fin de décembre dernier, et nous devons à M. Gourdon, son ami, secrétaire du même groupe, quelques notes dont voici la substance.

Ce fut en 1864 que, pour la première fois, ces deux Messieurs entendirent parler de la nouvelle doctrine par M. Létang. L'idée de la mort impressionnait tellement M. Stiévenard, qui, à cette époque, ne croyait à rien, que si, le soir, au moment de s'endormir, cette pensée le saisissait, la nuit pour lui s'écoulait sans sommeil. Ce fut alors que MM. Stiévenard et Gourdon suivirent les séances de M. Rondeau. La typtologie les frappa moins que les évocations et les réponses obtenues par les médiums écrivains.

Il fut dit à M. Stiévenard qu'il était médium typtologue ; toutefois, six semaines de pratique opérée avec M. Gourdon demeurèrent sans résultat. Il fallut l'intervention de M. Rondeau pour développer la faculté médianimique du nouvel adepte ; mais, dès lors, lui et son ami furent certains que les faits étaient conformes à la théorie émise par Allan-Kardec dans le « *Livre des Esprits* ».

Quelles hautes consolations, quelle paix ne découlèrent pas de cette foi nouvelle ! La vie avait un but sage, logique, nettement déterminé, et Dieu, rapetissé par les dogmatiques, recouvrait sa gran-

deur infinie et sa bonté. Les apparentes inégalités qui règnent parmi les hommes, les lois de la nature dites subversives, se classaient avec harmonie dans le domaine de la justice éternelle.

Mêlés par leur position au mouvement des affaires, MM. Stiévenard et Gourdon, dans leur ardent prosélytisme, essuyèrent de nombreux sarcasmes et furent en butte aux discours les plus blessants. Mais au détriment de leurs intérêts matériels qu'ils avaient mis en commun, ils répandaient la vérité. Plusieurs de leurs clients devinrent adeptes de la doctrine, car la droiture unie à l'énergie d'une conviction sincère impose à tous le respect et la confiance.

Ce groupe a semé le bon grain dans tous les rangs de la société. Ses fondateurs ont donné ce qu'ils possédaient : la richesse morale.

En 1868, M. Stiévenard adressait à M. Duruy, ministre de l'Instruction publique, au nom du « groupe de la foi spirite », une lettre de remercîments pour les généreuses paroles que ce magistrat avait prononcées en faveur du spiritisme dans une réunion de sociétés savantes. Appelé au ministère à ce sujet, M. Stiévenard indiqua l'ordre des travaux et la composition de sa Société. Il fut chaleureusement complimenté sur l'œuvre désintéressée et moralisatrice qu'il accomplissait de concert avec ses amis.

Quand Stiévenard se vit sous la menace du mal qui l'emporta, il sourit à la mort, cette grande libératrice ; il savait que Dieu et les bons Esprits protégeraient, après lui, la famille Gourdon à laquelle il témoignait un attachement si dévoué ; il savait, aussi, que son œuvre ne péricliterait pas.

Cet homme de bien fut atteint, ces derniers mois, d'une affection terrible à laquelle on ne succombe qu'après d'horribles souffrances ; par la bonté de Dieu, la désincarnation s'est opérée après quelques semaines de langueur, et les derniers moments ont été d'une sérénité qui touchait à l'extase. Les nouvelles d'outre-tombe ne se sont point fait attendre : moins de vingt-quatre heures après son départ, notre ami se manifestait dans trois groupes différents et, pour établir son identité, dictait *mot pour mot*, la même phrase, déclarant qu'il était heureux. Grâce aux amis désincarnés qui l'ont assisté dans le moment suprême, le trouble n'a duré que 17 minutes, ce que le défunt a pu apprécier ensuite, pour en faire part à ses amis, et c'est en se trouvant entouré de ceux qui l'avaient précédé dans l'erraticité, qu'il a compris sa nouvelle situation. Sa dépouille terrestre a été déposée dans le cimetière d'Ivry, où l'ont accompagnée de nombreux frères ; après la prière en faveur des personnes nouvellement désincarnées, lue par M. Côte, chef de groupe, M. Raymond a prononcé sur la tombe et au nom de la Société «*la Foi Spirite*» un discours que, malgré nos regrets, le défaut

de place nous prive de reproduire ici ; puis M. de Waroquier ayant prononcé quelques bonnes paroles pour ses frères en croyance, le cortége s'est dispersé, laissant à la terre ce qui lui appartient, mais ne cherchant point parmi les morts celui que nous savons être dans la plénitude de la vie active et consciente.

Volumes et brochures spirites et spiritualistes parus en 1876.

1° *La photographie et l'analyse spectrale*, par M. Legas, président d'un groupe spirite.

2° *Les souvenirs de la folie*, par madame Antoinette Bourdin.

3° *Du Spiritisme au point de vue de la grandeur, de la puissance, de la justice de Dieu*, par M. Marion, président honoraire de la Cour d'appel d'Alger.

4° *Le livre de l'espérance*, par madame P.-M.

5° *Les rayonnements de la vie spirituelle*, par madame Krell, à Bordeaux.

6° *Etudes sur le magnétisme animal*, par de Fleurville.

7° *Le Christianisme antérieur au Christ*, par le vicomte de Torres Solanot, à Madrid. Trois éditions (en espagnol) en quelques mois.

8° *De l'Identité du Christianisme primitif et du Spiritisme*, par le docteur E. Crowell. 2 volumes, texte anglais.

9° *Les seize Sauveurs crucifiés ou le Christianisme avant le Christ*, chez Colby et Rich, à Boston, texte anglais, 4e édition ; ce volume contient les révélations les plus singulières sur l'histoire des religions, il démontre l'origine orientale des doctrines, des principes, des miracles mêmes du Nouveau Testament.

10° *Le plus proche degré de la science*, par le docteur E.-D. Lowenthal.

11° *Art magic*, sous le patronage de madame Hardinge Britten, à New-York, texte anglais. L'auteur anonyme est un Européen.

12° La revue, *La religion laïque*, par C. Fauvety, savant philosophe.

13° Réapparition de la *Revue psychologique*, par le docteur Puel.

14° Correspondance de Lavater, 2e édit.

15° *Rome et l'Evangile*, communications obtenues à la Société spirite de Lérida (Espagne), en espagnol.

16° *Réfutation* de la brochure de l'abbé Fresquet : « le Spiritisme démasqué et jugé, » par mademoiselle Elise Arnaud.

17° *Catéchisme psychologique et moral*, par M. Augustin Babin, 4 édition.

18° *Conférences* données à Ostende par le docteur Dupuis sur le Christianisme et le Spiritisme, brochure très-remarquable.

Nous recommandons vivement à nos lecteurs ce dernier ouvrage que tous les chefs de groupe devraient posséder, afin d'en lire quelques pages à chacune de leurs réunions ; le résultat, nous le pensons, en serait excellent. 2 fr. 75, *franco*.

19° *Lettres aux enfants*, paraissant tous les huit jours. 0 fr. 20, *franco*, chaque brochure ou lettre.

20° *Hafed, prince de Perse*, sa vie terrestre et sa vie spirituelle, communications en anglais par l'écriture directe.

Nous signalons avec plaisir l'apparition de deux nouveaux journaux spirites : *le Galiléen*, dont le but est de démontrer les principes spirites de l'Evangile, et *le Chercheur*, destiné à répandre le Spiritisme et le Magnétisme.

Nous ne pouvons qu'applaudir à de telles publications, à notre gré trop peu nombreuses en France.

Le Galiléen, revue mensuelle. Format in-8° et 16 pages de texte.
Prix d'abonnement : Belgique, 5 fr. ; étranger, 7 fr.
Bureaux : 102, rue Christine, *Ostende*.
Le Chercheur, journal mensuel. 16 pages de texte.
Abonnement pour la France : 3 fr.
Bureaux : rue Ambisrix, 12, à Liége (Belgique).
On peut souscrire à ces deux journaux, à la Librairie Spirite, 7, rue de Lille.

IDÉOLOGIE ET PSYCHOLOGIE.

Le 25 décembre 1876, a paru chez les libraires : Bocca et Loëscher, à Florence, Turin, Rome et Naples, un ouvrage du secrétaire de l'*Académie pneumatologique et psychologique de Florence*, intitulé : *idéologie* et *psychologie*, ou la théorie spirite comparée d'après la doctrine d'Allan Kardec.

L'auteur, Sr Campana, est un homme instruit et sérieux, et nous ne doutons pas qu'il n'ait créé une œuvre digne de l'Académie dont il est l'un des représentants les plus autorisés.

Prière à nos frères d'Italie de vouloir bien nous donner un compte rendu de cet ouvrage.

Ajoutons que le prix du volume est de 4 francs, chez MM. Bocca et Loëscher, à Florence.

Les Terres du Ciel

PAR CAMILLE FLAMMARION.

L'auteur de *la Pluralité des Mondes habités* et de tant d'autres ouvrages sur l'astronomie et la philosophie des sciences vient de terminer un grand travail dont le succès sera certainement égal à celui des précédents, s'il ne leur est pas supérieur encore. M. Flammarion s'est, en effet, depuis plusieurs années, spécialement consacré à l'observation télescopique des planètes les plus proches, en particulier de la Lune, de Vénus, de Mars et de Jupiter, et en même temps il a recueilli et comparé un nombre considérable de docu-

ments qui lui ont été envoyés par les astronomes de toutes les nations sur l'étude physique de ces différents globes. Il est ainsi parvenu à établir une connaissance si complète et si précise du système solaire, qu'il a même pu dessiner les cartes géographiques de plusieurs mondes, tracer les continents, les mers, les chaînes de montagnes, et, pour ainsi dire, toute la configuration des pays qui diversifient ces globes comme le nôtre. On y voit, par exemple, avec un intérêt facile à comprendre, les principaux détails de la planète Mars : ses terres, ses méditerranées, ses presqu'îles et même ses caps et ses détroits, ainsi que ses neiges et ses nuages ; en un mot un état géographique, climatologique, météorologique, offrant une frappante et instructive ressemblance avec celui de notre propre globe. L'auteur y discute aussi l'état et la composition chimique des atmosphères, révélée par l'analyse spectrale, l'intensité des saisons et la durée des années, le calendrier de chaque planète, les dimensions et le poids des corps à leur surface, et arrive rationnellement à deviner l'état de la vie sur chacun de ces mondes, et même à entrevoir la forme probable des habitants. C'est ainsi que l'éminent écrivain, à la fois astronome et physiologiste, nous démontre que les planètes qui gravitent, avec la Terre, autour du Soleil ne sont point des astres, dans le sens vulgairement attaché à ce mot, mais qu'elles sont véritablement des *Terres du Ciel*, vastes, lourdes, massives, comme celle que nous habitons, éclairées par le même Soleil, chauffées par le même foyer, entourées d'atmosphères, et ornées de paysages analogues à ceux qui nous entourent sur notre propre planète, — laquelle, vue de loin dans l'espace, est une étoile brillante comme Vénus ; vue de plus loin, n'est qu'un petit point pâle, et de plus loin encore, disparaît pour toujours.

Les *Terres du Ciel* développent donc et confirment la thèse de la pluralité des mondes, et mettent la science la plus positive à la portée des lecteurs les moins attentifs et les moins préparés (1).

Camille Flammarion nous a envoyé sa nouvelle œuvre avec cette dédicace : A L'ESPRIT D'ALLAN KARDEC, HOMMAGE DE L'AUTEUR.

Nous sommes heureux d'apprendre à nos lecteurs que notre ami et frère, M. Leymarie, a terminé son épreuve. Il est de retour parmi nous depuis le 22 janvier et a repris ses travaux habituels.

Il nous prie de remercier les nombreux correspondants français et étrangers qui lui ont envoyé tant de marques de sympathie pendant sa captivité.

H. JOLY.

(1) 1 vol. grand in-8° de 600 pages, illustré de vues télescopiques, planches et photographies. Prix : broché, 10 fr. ; cartonné, 13 fr. ; relié, 15 fr. 1 fr. 30 de port en plus. *Le Gérant* : H. JOLY.

6-1827 — Paris. — Imprimerie Tolmer et Isidor Joseph, rue du Four-Saint-Germain, 43.